

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

Edition Quotidienne.

En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00 POUR L'ETRANGER. \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.50

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire.

En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$2.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER. \$3.00 \$2.00 \$1.50 \$1.00

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 28 FEVRIER 1908

81ème Année.

LE THEATRE EN PAYS CHINOIS.

M. Paul d'Enjoy, dans la "Revue", donne quelques aperçus du théâtre Chinois, et il est curieux de voir combien ce peuple "qui a découvert l'imprimerie huit cent soixante ans avant l'Europe" et dont la civilisation remonte à de si lointaines années, a fait peu de progrès dans l'art théâtral.

Leurs acteurs ne sont toujours que des pitres, ils sont si invraisemblablement maquillés qu'ils n'ont plus figure humaine, il y a des acteurs bleus, jaunes, verts, etc.

Être acteur en Chine, c'est plus que se déclarer, vivre du théâtre est une infamie. L'auteur est un dieu, dit un proverbe chinois, il crée l'acteur est un singe, il grimace.

Un Empereur "qui avait donné trop de temps à un spectacle" fut privé de sépulture. Un autre fut glorifié parce qu'il avait procuré. Les femmes ont la détestable habitude de paraître sur la scène.

Jamais on n'applaudit, ni ne siffle non plus. Le public se contente de rire ou de faire des lazzi. S'il se tait ou murmure, c'est que la pièce est mauvaise ou l'interprétation défectueuse. Or, la troupe a des intérêts directs et personnels à satisfaire le public, en dehors de l'amour-propre même qui doit animer toute créature se produisant sur une scène, livrée qu'elle est ainsi à l'appréciation des spectateurs, ses juges.

Ces intérêts, ce sont les feux. En effet, si le public ne paye pas ses places, s'il jouit gratuitement de la représentation, le seigneur qui le convie n'en doit pas moins à sa propre considération de récompenser, au nom de ses invités, les comédiens qui les ont distraints. Sans doute, les acteurs sont déjà nourris et logés aux frais de celui qui loue leurs services, mais ils ne sont pas payés et ne touchent de salaires, de feux, qu'autant qu'ils ont eu du succès.

A l'effet de trancher cette question, un délégué du maître, domestique de confiance, assiste au spectacle et s'assoit au premier rang de l'assemblée, tenant un bâton destiné à faire résonner un gong ou un tam tam placé près de lui. Tant qu'il demeure passif, les acteurs jouent gratuitement. S'il voit un mouvement dans le public, émotion, joie, admiration, approbation élogieuse, il frappe aussitôt le gong ou le tam-tam et cet instrument sonore retentit d'autant plus agréablement aux oreilles des artistes que chaque coup porté représente une ligature de sapèques octroyés à titre de récompense.

A la fin du spectacle, les comédiens se partagent fraternellement, au marc le franc, les feux ainsi gagnés. Pourtant dans certaines grandes villes le théâtre s'est perfectionné et il est devenu une exploitation industrielle.

De forme carrée, l'établissement comprend une salle de spectacle rectangulaire, une scène surélevée lui faisant face, des coulisses et même des loges d'artistes.

Dans la salle divisée en deux parties—côté des hommes, côté des femmes—s'échelonnent parallèlement en amphithéâtre, des banquettes confortables et tout au fond, à l'opposé de la scène, une luxueuse tribune d'honneur.

Là viendront nonchalamment s'asseoir les mandarins du lieu, qui ne payeront évidemment pas leur entrée et à qui la direction flattera d'empresser d'offrir des rafraîchissements et des gâteaux : être directeur de théâtre, c'est toujours exercer une profession peu recommandable, en Chine.

Toute pièce normale comprend, en Chine, au moins quatre actes ou Ché. Elle est ordinairement précédée d'un prologue, Sié-Sen, que les artistes déclament aussitôt après leur salut.

L'unité de lieu et celle de temps sont inconnues. Tel acte commence sur terre et s'achève au ciel ou réciproquement. L'action, le plus part du temps, se poursuit durant toute l'existence du héros, et quelquefois même au delà de sa vie, à travers le monde imaginaire des Génies.

Toute pièce, même écrite en prose, est entremêlée d'ariettes. Les chants sont émis par les artistes, sur un ton nasillard et suragité, accompagnés par l'orchestre qui les pincote de coups de gong ou de tam-tam et il est à remarquer que les phrases musicales commencent toujours sur un mode élevé, pour aller constamment "décroissant" et finir en sourdine.

A certains moments, le premier rôle interrompt le poème, s'avance sur le bord de la scène et se met à chanter des vers—pensées philosophiques ou maximes de morale—remplissant ainsi, à lui seul, l'emploi qui était dévolu, en Grèce, au chœur.

Ces chants sont accompagnés par l'orchestre. "Nul", censure ne surveille les œuvres de théâtre. Si le poème comporte une scène d'amour, elle est traduite sur la scène, sans que le public s'en occupe.

Quand on représente un Français sur la scène, on fait un libretto qui lue les files et se met pour un rien dans des colères folles.

Les Anglais et les Américains respectent le "type du mercant". Et les Allemands et les Russes dans le même mépris, sont surnommés Barbe à poux.

Le Japonais est l'homme de ressource fin, avisé, astucieux et fourbe. Cette courte étude de M. d'Enjoy donne une notion très juste du théâtre chinois et de sa pittoresque originalité.

Alphonse Daudet raconté par Léon Daudet. Le père montré vivant, pensant, observant et parlant par le fils dont on connaît le grand talent et les dons de sagace observation, tel était le régal littéraire. Personne ne pouvait parler mieux de l'auteur de "Tartarin" et de "Nema Roumestan" que l'auteur des "Morticolles" et de "Astro-Nett" : c'est ainsi qu'en pensant un public d'élite, on rarement conférence littéraire vit assistée plus grande, plus attentive et plus émue, que celle faite récemment au Cercle Catholique.

Tout le monde, lettrés, petits paysans, moudains, commis, ouvriers, ouvrières, connaissent en totalité ou en partie l'œuvre d'Alphonse Daudet. Des "trois géants" de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, il demeure celui qui a conquis le plus de cœurs et charmé le plus de cervaux. La silhouette, les longs cheveux, le monocle, le sourire derrière le monocle, le visage d'une admirable beauté : tout cela est demeuré légendaire à Paris et dans tout le Midi. Mais le Daudet intime, le bon Daudet du coin du feu, on ne le connaît qu'imparfaitement ; quant à Daudet de derrière la table de travail, à part quelques familiers qui font ses amis, personne ne le connaît. C'est avec ce Daudet-là que le fils a voulu faire vivre ses auditeurs. Cet illustre écrivain, dont la vieillesse fut à douloureusement, Léon Daudet nous le montre comme étant en toutes circonstances un grand collègue, un homme de famille et de devoir.

"Il aurait aimé, dit-il, en abandonnant, de déceper nos entourage. Mon père disait : "Pour le malade la douleur est toujours nouvelle. Mais pour les proches est-elle une redite, et il faut faire bien attention à

ne pas fatiguer par nos gémissements ou nos plaintes ceux "qui nous sont les plus chers." "Nul ne s'étonnera d'apprendre qu'Alphonse Daudet n'avait eu point de tout d'orgueil, et qu'instinctivement il était attiré vers les humbles, les petites, tous ceux qui souffrent.

—Il avait de la sympathie. Non pas seulement pour les siens, non pas seulement pour ses amis qu'il guidait, conseillait, encourageait du matin au soir, laissant là sa page en train, sa plume, son encrier dès qu'il avait quelque chose de mieux à consoler ou à secourir. ... Mais de la sympathie pour le passant, pour le mendiant sur la route, pour le pauvre diable dans la rue. Quand il choisissait un sacre à une station, il prenait le cochon le plus vieux, le plus laid, le plus misérable, et il a attristé notre enfance—les enfants sont toujours vaniteux—par sa présence pour les équipages les plus navrants. Un de ces invraisemblables cochers avait, par reconnaissance, gravé les initiales A. D. en lettres rouges sur les portières et les vitres de sa voiture. On le connaissait dans le quartier et il expliquait chez les marchands de vin qu'il était "l'automédon ordinaire" d'Alphonse Daudet.

La qualité dominante de l'auteur du "Petit Chose", celle qu'on trouve à la base même de son merveilleux talent, est la sensibilité, et Léon Daudet dit qu'il était presque continuellement "en état de transe, en réceptivité". "Les impressions pleuraient en lui, qu'il associaient et se groupaient, puis germaient et grandissaient ainsi que des semences apportées par le hasard. De là les personnages variés et tous caractéristiques qui circulent dans son œuvre et que chacun peut reconnaître, qui ne sont pas définis par un tic ou un attribut morbide, ou une manie, comme dans Dickens ou Jean-Paul Richter par exemple, mais qui sont des individualités morales tout en participant à la foule."

Nombre de gens, qui n'ont lu l'œuvre d'Alphonse Daudet que superficiellement, croient couramment qu'il a ridiculisé les méridionaux, et quelques-uns même s'imaginent qu'il avait du mépris pour eux. "Pas du tout", répond Léon Daudet, il les chérissait, car il était de leur race, et leurs travers, leurs gestes l'amusaient prodigieusement. Mais il n'était pas de ceux qui pensent que l'amour doit être aveugle.

Il n'avait d'ailleurs jamais oublié le provençal, qu'il avait parlé à Nîmes tout petit, que parlait la vieille bonne à Lyon, où il habitait avant de venir à Paris. Quand on lui demandait s'il pensait souvent à son pays d'origine, il répondait : "Le Midi, j'en ai grava", exprimant par là, dit son fils "qu'un million des broilliards de Paris, il ne perdait jamais le regret de son soleil, de sa chaude Provence", où il s'était tant promené, et avait rêvé tant de belles choses en compagnie des Mistral, des Roumanille et des Aubanel.

On sentait extrêmement un oute pour la musique, ou plus exactement pour toutes les musiques, car il aimait également le chant du père, le rossignol et la roulotte de Rossini, les marches militaires et les symphonies de Beethoven, le bruit d'une fête et le doux Mozart. Léon Daudet raconte à ce propos une anecdote charmante.

"J'ai vu quelquefois mon père, morose devant sa table, couronné par la souffrance, délaissant même sa petite pipe préférée, se "négrasser", comme il disait, par ce qu'elle avait la couleur noire de vingt-cinq ans de tabac. ... Et puis un ami musicien entra, Massenet ou Pagan, ou Biser, et mon père le pria de se mettre au piano, là, tout de suite, de jouer d'importe quoi. Au bout de cinq minutes son visage s'éclaircit, il rebourrait sa pipe, remonta la couverture qu'il portait toujours autour de ses jambes et murmurait voluptueusement : "Ah, ça fait du bien, un peu de musique!"

Ce sont les menus souvenirs qui font le mieux pénétrer dans l'intimité d'une œuvre et d'un homme. Alphonse Daudet, écrivain admiré des lettrés, fut profondément aimé par la masse des

petits lecteurs, et Léon Daudet le montre bien par une touchante anecdote. On sait qu'un lendemain de sa mort, et les jours suivants, on vit défilé dans l'appartement de la rue de l'Université, mêlés aux amis et aux relations, une multitude de petites gens, souvent misérables et misérablement vêtus.

—Je me rappelle, dit-il, un vieux pauvre qui tenait à la main un modeste bouquet de violettes. Il entra, d'un pas déferlé, traversa le salon et alla déposer sur le catafalque son petit souvenir, puis sortit sans ajouter un mot. Il nous a paru à tous que c'était la pauvreté elle-même qui venait apporter son hommage, le plus beau, le plus émouvant de tous.

Comme tous les écrivains, Alphonse Daudet avait des livres qu'il aimait. Ceux qu'il préférait furent Montaigne, Goethe, Mistral et Pascal. Il aimait aussi à relire "Robinson Crusoé", ce livre de l'enfance qu'il ouvre à mesure qu'on se développe". Il adorait d'ailleurs les enfants et savait mieux que personne s'improviser le conteur des tout petits qu'il prenait sur ses genoux.

De cette admirable conférence, Alphonse Daudet nous apparaît comme un idéaliste. "On dit couramment, ajoute son fils, que les fils réalisent le rêve de la mère. Sa mère était une catholique fervente, et nul doute que la sensibilité d'Alphonse Daudet n'ait en ce penchant un miracle, en plus particulier de la pitié et de la colère, cette compréhension du pardon et du sacrifice, qui sont le fond du véritable tempérament catholique."

Volours d'autrefois. Voici qui est vraiment original. Il paraît qu'il y avait déjà des volours au treizième siècle avant Jésus-Christ ! Les Egyptiens, en effet, voyant les vols se multiplier, édictèrent à cette époque-là la loi suivante dont voici le teneur :

Dix-septième loi : Ceux qui voudront être volours se feront inscrire chez le chef des volours, apud fœrum principis ; lui rendront compte, chaque jour, de tous les vols qui se feront, dont il tiendra un registre. Que ceux qui auront été volés lui déclareront le jour et l'heure du vol qui leur aura été fait et de qui leur aura été pris ; et, après cette déclaration, le registre des volours leur sera communiqué, et si le vol s'y trouve, il leur sera rendu, à l'exception d'un quart qui leur sera retenu pour "récompense".

État plus avantageux (ne pouvant abolir totalement le mauvais usage des vols), d'en retirer une partie par cette discipline, que d'en perdre le tout. C'est Delamar qui nous rapporte cela dans son "Traité de Police" (page 20, tome I), qui date de la première moitié du dix-huitième siècle. Voilà certainement une lumineuse idée qui contenterait volours et volés. On pourrait toujours essayer de l'appliquer. ...

Un agent de police complice de cambrioleurs. New York, 27 février—George Dawkins, un agent de la police new-yorkaise, qui était accusé de complicité dans divers cambriolages, a été reconnu coupable, aujourd'hui, par le tribunal criminel de Brooklyn.

La sentence sera prononcée dans quelques jours. Les débats ont démontré que Dawkins était associé avec deux cambrioleurs qui commettaient leurs déprédations dans le district qui est agent peu scrupuleux était chargé de surveiller. Dawkins avait en outre opéré l'arrestation à main armée d'un passant, à une heure avancée de la nuit, et l'avait dévalisé.

Exécution à Knoxville. Knoxville, Tenn., 27 février—John Carmack, un nègre, a été pendu cet après-midi dans la prison du comté de Knox. Carmack avait été condamné à mort pour avoir assassiné un autre nègre dans le but de le dévaliser et avait jeté le cadavre dans la rivière Tennessee.

Lors des débats l'accusé avait fait des aveux complets.

L'internement de M. Nicolas Tchaikovsky. St-Petersbourg, 27 février—Le médecin en chef de la forteresse de St-Pierre et St-Paul dans laquelle le révolutionnaire Nicolas Tchaikovsky est incarcéré, a été prié d'examiner le prisonnier et de décider s'il devait être soumis à l'examen de deux spécialistes.

La femme de Tchaikovsky, qui à l'heure présente est en séjour à St-Petersbourg a représenté aux autorités que son mari était menacé de prostration nerveuse et c'est en réponse à cette requête que le gouverneur de la forteresse s'est décidé à faire examiner le prévenu.

Madame Tchaikovsky s'est rendue ce matin à la forteresse de St-Pierre et Paul où elle a eu un long entretien avec son mari. En sortant de la prison elle a dit à un correspondant de la Presse Associée que son mari souffrait de débilité générale à la suite d'une violente attaque de grippe.

Par l'intermédiaire de sa femme Tchaikovsky a envoyé un message aux Etats-Unis, remerciant les nombreux Américains qui lui ont donné des preuves de sympathie depuis son incarcération. L'écrivain déclare qu'il est absolument innocent de l'accusation portée contre lui par le gouvernement russe et qu'il n'a jamais pris part à l'agitation révolutionnaire.

Son but en rentrant en Russie était de recueillir certains détails nécessaires pour compléter la série de conférences qu'il se proposait de donner aux Etats Unis.

RAPPORTS DEMENTIS. Paris, 27 février—L'rs rapports suivant lesquels une fraction serait survenue entre les gouvernements français et américain au sujet des révolutionnaires haïtiens réfugiés dans les consuls français de Gonaïve et de St-Marc, Hayti, ont été officiellement démentis aujourd'hui.

Le gouvernement français est décidé à ne pas donner ordre à ses consuls de remettre les réfugiés entre les mains des autorités haïtiennes, car l'on n'ignore pas à Paris que le général Alexis Nord n'accorderait pas un jugement impartial à ces révolutionnaires.

Mulai Hafid se prépare à attaquer Mazagan. Mazagan, Maroc, 27 février—Le gouverneur de la garnison de Mazagan ayant refusé de se rendre au sultan Mulai Hafid celui-ci a envoyé une lettre circulaire aux consuls étrangers les priant de notifier leurs nationaux qu'ils eussent à se réfugier dans leurs consuls respectifs car il se préparait à attaquer la ville.

Le gouverneur et la garnison se sont déclarés en faveur du sultan Abd-el-Aziz.

Un agent de police complice de cambrioleurs. New York, 27 février—George Dawkins, un agent de la police new-yorkaise, qui était accusé de complicité dans divers cambriolages, a été reconnu coupable, aujourd'hui, par le tribunal criminel de Brooklyn.

La sentence sera prononcée dans quelques jours. Les débats ont démontré que Dawkins était associé avec deux cambrioleurs qui commettaient leurs déprédations dans le district qui est agent peu scrupuleux était chargé de surveiller. Dawkins avait en outre opéré l'arrestation à main armée d'un passant, à une heure avancée de la nuit, et l'avait dévalisé.

Exécution à Knoxville. Knoxville, Tenn., 27 février—John Carmack, un nègre, a été pendu cet après-midi dans la prison du comté de Knox. Carmack avait été condamné à mort pour avoir assassiné un autre nègre dans le but de le dévaliser et avait jeté le cadavre dans la rivière Tennessee.

L'AFFAIRE ROY-CARKINS. Paris, 27 février—Aucune mesure n'a encore été prise par la police de cette ville pour opérer l'arrestation de Paul Roy contre lequel une accusation de meurtre a été portée par sa propre femme, l'actrice américaine Glacia Calla. Roy est accusé d'avoir tué le frère de sa femme, M. George A. Carkins, le 2 janvier dernier, à Newington, N. H.

Le rapport, mis en circulation hier, suivant lequel la police de Paris avait reçu un mandat de New York, lui priant de procéder à l'arrestation de Paul Roy était incorrect.

Ni le département d'Etat à Washington, ni la police de New York, n'ont officiellement notifié les autorités françaises de ce crime.

New York, 27 février—L'enquête qui a immédiatement suivi la sensationnelle accusation de meurtre portée par Mme Paul Roy, mieux connue sous le nom de théâtre de Glacia Calla, contre son mari, a fait la lumière sur la vie aventureuse de cette jeune femme.

Sa carrière qui a commencé à Portsmouth, N. H., et qui comprend une série d'aventures à New York et dans diverses villes de la Nouvelle Angleterre, a atteint son apogée à Paris, où Glacia Calla a vécu plusieurs années. C'est en 1889 qu'elle a quitté Portsmouth pour la première fois annonçant son intention de se faire un nom sur la scène. Pendant trois ans la population de sa ville natale n'en entendit plus parler.

A son retour des toilettes superbes et ses manières de grande dame créèrent une sensation dans la petite ville.

Parmi ses admirateurs se trouvent un jeune lieutenant de mari-

ne en service à l'arsenal de Portsmouth. L'attention du département de la marine fut attirée sur cette liaison et une enquête dirigée par le commandant de l'arsenal eut pour résultat la retraite de ce lieutenant du service actif.

Peu après la jeune femme prit le nom de théâtre de Gladys Hodgdon et apparut sur nombre de scènes aux côtés de la danseuse Lora Fuller.

Pendant un séjour à Worcester, Mass., elle fit la connaissance de M. William Murray, un commis voyageur de Boston, qu'elle ne tarda pas à épouser. Après diverses aventures dans lesquelles la jeune femme attira sur elle l'attention du public son divorce fut prononcé et elle reprit la carrière théâtrale sous le nom de Glacia Calla.

Au printemps de 1896 elle partit pour Paris où peu après son arrivée elle établit son domicile au Quartier Latin et suivit des leçons de chant sous la direction de Madame Marchesi.

A Paris Mlle Carkins lia de nombreuses relations dans la colonie américaine et ses réceptions étaient fréquentées par l'élite de la société. Parmi les nombreuses connaissances qu'elle fit à cette époque on cite celle du Schah de Perse, qui pendant son séjour à Paris s'afficha fréquemment avec la danseuse américaine et lui fit à son départ cadeau d'un magnifique collier de perles.

C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance de Paul Roy. Les deux jeunes gens se rencontrèrent plus tard en Amérique et leur mariage fut célébré à Boston pendant un séjour que fit Roy dans cette ville.

PAUL M. SCHNEIDAU, Agent, REPRESENTANT LA MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL AND COKE CO. Bureau, 215 RUE CARONDELET. Téléphone Main 576. Nouvelle-Orléans, La.

VOULEZ-VOUS UN PIANO DE PREMIERE CLASSE Outlets dans les magasins de Musique Les meilleurs sont Steinway, Mabein, Chape, Erbe, Fischer, Pfordand, Schmeier, Behringer, Grunewald. Joueur de Piano Appolo, 88 Notes (Joue sur tout le Piano, et sera vendu à conditions faciles chez GRUNEWALD, 735 RUE CANAL.

"All green was vanished save of pine and few, That still displayed their melancholy hue; Save the green holly with its berries red, And the green moss that o'er the gravel spread." Nous avons en la témérité de tenir des jouets pendant nombre de saisons. Nous nous proposons maintenant de les vendre tous au prix coûtant. Nous trouvons qu'ils prennent trop de place. Le commerce des jouets demande un grand nombre de vendeurs; le commerce des meubles en exige peu. Les jouets ne sont pas en queue d'aronde dans notre branche de commerce, par conséquent nous nous en déferons au prix coûtant. Tous des jouets utiles; nous ne tenons que des jouets utiles. W. G. TEBALD, MEUBLES, 214 RUE DU CAMP.

DEPECHEES Télégraphiques

Une affaire scandaleuse. Elsberry, Mo., 27 février—A la suite d'une déclaration faite à son lit de mort par Mlle Lizzie Gleason, une maîtresse d'école âgée de 23 ans, le Dr W. A. Hemphill a été arrêté. Traduit devant un grand jury ce docteur a été remis en liberté sous caution de 2,000 dollars. La police de cette ville recherche un pasteur qui a disparu au moment où un mandat d'arrestation allait être lancé contre lui. Mlle Gleason est morte mardi soir. Le coroner a déclaré que sa mort avait été causée par une péritonite résultant d'une opération.